

Maudit Héritage

Mon grand-père s'est débattu pendant deux mois dans un lit d'hôpital anonyme, avant de rendre enfin son âme usée à un Dieu auquel il ne croyait probablement plus. Ou peut-être si, encore, mais par simple obstination de vieillard.

Il est mort seul, peu avant l'aube d'un jour nouveau qui ne le concernait plus, les yeux fixés sur un plafond blafard qui lui tenait lieu de ciel.

"Cancer du foie", ont déclaré doctement les médecins.

Ils n'avaient donc rien compris...

- - -

Mon grand-père était un survivant du Génocide des Arméniens.

Ou l'était-il, vraiment... ?

Fugitif dérisoire d'une implacable destinée, à jamais marqué par une sentence de mort suspendue, avait-il réellement réussi à déjouer le sort ?

Après quelque soixante-dix ans, la mort l'aura enfin rattrapé, dans un pays où l'hiver dure huit mois.

Mais il aimait beaucoup, la neige.

Il s'assoyait pendant des heures devant sa fenêtre, pour regarder les flocons qui tombaient abondamment du ciel.

Vers la fin, cela lui rappelait son village natal. Il regardait tomber la neige, une expression d'enfant réjoui sur son visage. Sans dire un mot, même lorsque j'étais près de lui.

Il parlait très rarement aussi, de tout le reste... De la longue marche dans les déserts de la Souffrance et de la Mort. Où, à l'âge de 9 ans, il avait vu mourir les membres de sa famille, un par un, dans des souffrances indicibles.

Il n'en parlait pas. Car après tout, cela aurait été inconvenant. Puisque lui, il s'en était tiré.

- - -

Les rescapés de l'Horreur ont cette étrange pudeur de leur malédiction. Ils se retranchent derrière de lourds silences, se replient farouchement sur leur terrible secret, refusant de partager ce privilège de la souffrance avec ceux qui, faute de l'avoir subie dans leur propre chair, ne sont pas dignes d'une telle... peine.

A moins qu'ils ne se taisent pour ne pas riposter, pour ne pas s'insurger, ne pas maudire et haïr, à leur tour...

Certains ont l'indécence - ou le courage - de se demander pour quelle raison obscure on peut bien vouloir perpétuer le souvenir de cette tragédie innommable qu'est le Génocide Arménien, l'Arménocide, première tentative d'extermination d'un peuple, au 20^e siècle.

Pourquoi ressasser sans cesse ces atrocités passées, se remémorer avec une sorte de masochisme les divers détails du carnage, consigner violemment ces événements sanglants dans la mémoire meurtrie d'un peuple qui a déjà largement assumé sa part d'épreuves, de peines et de désastres ?

Pourquoi entretenir ce cauchemar documentaire, transformer un fait historique particulièrement insoutenable en une tradition populaire, encourager même la transmission de cette maladie de la douleur, de la rancœur et de la colère, aux nouvelles générations ?

Ne serait-il pas plus sage, d'oublier. De refouler tranquillement la chose, de la surmonter en quelque sorte ? Un peu comme on le ferait dans le cas du décès d'un être cher, afin de pouvoir continuer à vivre sans lui.

Pour ne pas mourir aussi, pour que la vie transcende enfin la mort, et que les vivants puissent poursuivre leur chemin sans s'encombrer outre mesure du souvenir affligeant des disparus. Sans ressentir constamment leur absence insoutenable.

- - -

Parmi les innombrables réponses que l'on pourrait apporter à ces interrogations raisonnables et légitimes, qu'il suffise de mentionner seulement la plus simple : la commémoration de la Mort constitue désormais, pour les Arméniens, un moyen de... survie.

En effet, ce peuple risquerait de perdre une dimension importante de son identité collective, de sa raison d'être même, sans cette douleur viscérale de l'âme, ce chagrin héréditaire, cette affliction quasi génétique qui assure dorénavant sa pérennité physique, morale et spirituelle.

Il est temps d'oser affirmer que notre Deuil national, organisé, alimenté, entretenu et institutionnalisé au fil des ans, a fini par devenir presque une finalité en soi.

Le sujet du Génocide constitue aussi une composante essentielle de notre existence politique fondamentale. Il fait aussi partie de notre culture même - qui en aura décidément vu de toutes les couleurs ! - . Et il contribue, tant à l'évolution idéologique de notre peuple, qu'à sa maturation humaine, philosophique.

D'aucuns qualifierons ces convictions de macabre.

Nous nous contenterons de les considérer vitales.

Il n'y a ni complaisance, ni mérite, et encore moins de gloire dans cette prise de conscience funèbre.

Notre nation a appris à vivre avec ses morts, anciens ou contemporains, et sans pour autant prendre goût cette communion d'outre-tombe, il ne peut plus se permettre de s'en passer.

Nos grand-parents ne sont donc pas morts. Ils sont en chacun de nous, plus vivants que jamais, invincibles et intouchables, indestructibles. Messagers omniprésents d'une vérité fondamentale, vétérans perpétuels d'un combat infini, auteurs, témoins et acteurs d'une lutte absolue, ils sont toujours là, à nos côtés. Ils nous assistent dans notre confusion, ils nous éclairent et nous guident, dans les profondeurs de notre détresse existentielle d'éternels survivants.

En fin de compte, c'est nous qui sommes plaindre. Nouveaux martyrs de la modernité, nouvelles victimes d'un génocide de l'esprit, descendants souvent égarés d'un noble peuple maudit, serons-nous vraiment à la hauteur de la mission qui nous est confiée ?

Nos ascendants qui sont restés - sans même un linceul, une sépulture - dans les déserts de l'Abomination, eux, ont depuis longtemps confronté leur sort. Et, majestueux dans leur incommensurable malheur, ils ont inscrit leurs noms, leur présence immortelle et leur plainte éternelle, en lettres de sang et de ténèbres, dans les registres de la Honte universelle.

C'est à nous qu'incombe maintenant le devoir sacré d'achever leur œuvre. Car seule la rétribution totale, une confession sans réserve du Crime commis, et une pleine et entière Justice à son égard, pourraient peut-être, non pas effacer, mais du moins reléguer enfin aux Archives, cet antécédent monstrueux, qui remet en cause les fondements même de l'Humanité.

Le destin n'avait donc pas vraiment épargné mon grand-père, seul et unique survivant de sa famille, massacrée sous ses yeux d'enfant. Il avait simplement prolongé son calvaire.

L'agonie de ce blessé de l'âme aura ainsi duré soixante dix ans.

Mais il est finalement parti rejoindre les siens, pour s'expliquer une fois pour toutes avec eux. Pour bien leur dire que, bon, il ne l'avait pas fait exprès, quand même... Qu'il n'était pas responsable du délai supplémentaire qu'on lui avait accordé ! Que, voilà, maintenant, il reprenait doucement sa juste place dans les rangs des martyres reniés, des laissés-pour-compte de l'Histoire. Des victimes de la monstruosité humaine ultime, condamnées, après leur mort même, à errer sans répit, à chercher une sépulture, dans l'immonde désert de la mémoire sélective, viciée, du monde et des peuples.

Il avait seulement triché un peu, c'est tout... Mais voilà, le moment des retrouvailles était venu. La famille était de nouveau réunie.

- - -

Il est mort, seul, dans un lit d'hôpital étranger, un peu avant l'aube d'un jour nouveau qu'il n'aura jamais vu.

Je ne suis pas arrivé à temps, pour tenir sa main, caresser son front, jusqu'à son dernier souffle. Je crois que cela, par contre, il l'a fait exprès... Il a attendu d'être tout seul, avant de partir. Dans le silence, le recueillement et la paix de la nuit.

Exilé jusqu'au bout, il a fermé paisiblement ses yeux fatigués. En poussant probablement un dernier soupir de soulagement.

En arrivant dans sa chambre ce matin, je l'ai donc découvert, pâle et sans vie.

Et je me suis assis sans bruit dans un coin, pour le regarder longuement, une dernière fois. Je voulais être sûr d'avoir bien compris.

Il m'a laissé faire, sans broncher. J'aurais juré qu'il souriait.

"Cancer du foie", ont dit les médecins.

Après tout, pourquoi ne pas les croire... ?

Haytoug Chamlian

Montréal, Août 1989